

EPIMÉLEIA

LOUISE MICHEL

(1830-1905)

EDUCATRICE, SCRITTRICE,
ANARCHICA

a cura di

Anna Baldazzi

Andrea Gentile

Tommaso Valentini



Louise Michel

(1830-1905)

Educatrice, scrittrice, anarchica

A cura di

Anna Baldazzi, Andrea Gentile, Tommaso Valentini



Indice

Premessa dei Curatori

**«Quando il pensiero si libera dalle catene». Louise Michel,
l'educatrice e la rivoluzionaria** 9

PARTE PRIMA

Anna Baldazzi

**Louise Michel: una vita, molte storie. La natura selvaggia e
l'impegno totale** 15

Anna Baldazzi

Bibliografia: opere di e su Louise Michel 61

Andrea Gentile

**Libertà e anarchia in Louise Michel e Victor Hugo. La «filo-
safia di vita», il «naufragio» e la critica alle «oligarchie del
potere»** 85

Tommaso Valentini

**L'analitica del potere in una Antigone moderna: il pensiero
anarchico e rivoluzionario di Louise Michel** 101

Sara Fortuna

**Un intreccio virtuoso e radicale tra politica, arte e pedagogia:
note sull'opera di Louise Michel** 141

Chiara Biasin

Louise Michel e l'educazione per tutti e tutte 155

Paola Salerni

**Louise Michel, l'«utile projectile». La langue de la lutte et
d'un monde-à-venir dans l'espace parisien** 177

Roberta Fidanzia

**Da Dora d'Istria a Louise Michel. Dall'impegno delle donne
per l'educazione alla pace alle origini dell'anarco-femminismo** 211

PARTE SECONDA

Anna Baldazzi	
Arte in casa Carosella. Il segreto, il silenzio, l'oblio	227
Carla Basili	
L'impronta di Maria Pia Carosella nel CNR: una presenza discreta nei grandi palcoscenici della Documentazione internazionale	271
Lisa Reggiani	
Maria Pia Carosella, ovvero <i>Amor novitatis</i>. L'avventura digitale oltre la Documentazione	287
Autori	315

Louise Michel, l'«utile projectile»¹

La langue de la lutte et d'un monde-à-venir dans l'espace parisien.

Paola Salerni

Dans une période de grands bouleversements liés à une situation politique et sociale complexe, comme l'ont été les années qui coïncident avec sa vie, qui va de 1830 à 1905, (comprenant l'Empire de Napoléon III, la Commune de Paris de 1871, l'établissement de la III^e République, les déportations), Louise Michel synthétise les moments fondateurs de l'idéologie libertaire (Déjacque, 1857)². Elle en a incarné les évolutions les plus importantes par son engagement politique et par ses choix existentiels.

Dans cette contribution nous chercherons à définir les caractéristiques du dit politique de Louise Michel et la manière dont les énoncés spatiaux et leurs implications principales, ainsi que les constantes formelles, font ressortir les caractéristiques de l'acte énonciatif qui les a produites.

Nous nous appuierons sur le *corpus* constitué par ses *Mémoires* publiés en 1886 et par l'interdiscours des écrits de quelques protagonistes du milieu anarchiste. Par les structures linguistiques repérées dans ce *corpus*, notre partie 1 fera une présentation de la valeur des *Mémoires* dans le parcours existentiel et dans l'engagement de l'énonciatrice; les parties 2 et 3 seront consacrées à la représentation des événements politiques produite par les structures lexicales, spatiales et temporelles, en relation à la notion de 'citoyenneté' alors que la partie 4 se concentrera plutôt sur la prise en considération du rôle joué par l'événement de la Révolution de 1789 et de l'«antagonisme» qui est au cœur de la construction du discours anarchiste, notamment autour de la notion d'«ordre».

En tant que protagoniste de son temps, Louise Michel a pris position à l'égard d'une situation de crise politique, à l'origine d'un grave état de mal gouvernance, assumant les conséquences de son positionnement: en faisant

¹ Michel Michel, *Mémoires*. 1886, éd. établie, présentée et annotée par C. Réat, Gallimard, Paris, 2021, p. 155. Les citations référées à cet ouvrage seront désormais indiquées dans le texte par *M*.

² Joseph Déjacque a inventé le terme de «libertaire», par opposition à «libéral», dans son pamphlet *De l'Être-Humain mâle et femelle - Lettre à P. J. Proudhon*, publié en 1857 à New Orléans.

de la dénonciation la cause d'un changement entre deux états de la réalité, elle confère au texte une valeur d'action. La dénonciation manifeste une suite d'actes de langage organisés en vue d'une même finalité: intervenir sur les injustices sociales pour changer la réalité. Ses dénonciations sont des éléments intégrés dans un dispositif plus vaste: elle a livré bataille par l'action autant que par sa parole, en chargeant son texte du rôle de changement, la dénonciation étant action ou une suite d'actions.

1. Le rôle des *Mémoires* dans le parcours de Louise Michel

Publiés en 1886, les *Mémoires* de Louise Michel ont pour objet tous les visages de l'autrice, incarnant une même problématique: la prise de conscience du malheur politique et de la souffrance des travailleurs, des femmes en particulier. Il s'agit d'une biographie doublée d'aperçus historiques par lesquels Louise Michel, comme elle le dit dans l'incipit, a «réuni quelques souvenirs» (*M*, p. 47). Elle y présente sa formation, ses principes, ses idées ainsi que la narration des événements vécus et de l'épopée de son temps, comme le texte de ses interrogatoires en 1871, avant sa comparution du 16 décembre devant le conseil de guerre: mais il y a aussi un choix de lettres inédites éclairant l'histoire des *Mémoires*, les douloureuses relations avec l'éditeur, le regard qu'elle a porté sur sa propre entreprise autobiographique, un choix de poèmes inédits en rapport d'une part avec la méditation des «destins» et de l'épreuve, d'autre part avec l'obsession d'hérédité et d'atavisme qui l'habite (les «légendes» d'une ascendance corse et bretonne qu'elle évoque), un choix de ses nombreux articles parus dans *La Révolution sociale* (1881), qu'elle regrette de ne pouvoir citer plus longuement, en particulier l'«Appel de guerre» sur lequel ils culminent: mais il y a aussi la «Réponse à M. Fayet» qui fait le point sur son évolution en matière religieuse et révolutionnaire, un choix des hommages qui lui furent rendus de la part de Victor Hugo, *Viro major* (un texte qui réserve des surprises) et de Verlaine, *Ballade en l'honneur de Louise Michel*:

Mon existence se compose de deux parties bien distinctes: elles forment un contraste complet; la première, toute de songe et d'étude; la seconde, toute d'événements, comme si les aspirations de la période de calme avaient pris vie dans la période de lutte».

Je mêlerai le moins possible à ce récit les noms des personnes perdues de vue depuis longtemps, afin de ne pas leur causer la désagréable surprise d'être accusées de connivence avec les révolutionnaires.

Qui sait si certaines gens ne leur feraient point un crime de m'avoir connue et s'ils ne seraient pas traités d'anarchistes, sans savoir précisément ce que c'est? (*M*, p. 47)

En 1886, Louise Michel était désormais revenue de la déportation en Nouvelle-Calédonie. Elle était arrivée sur l'île le 8 décembre 1873, après quatre mois de voyage et elle était débarquée sur la presqu'île de Ducos le 13 décembre. À bord du navire qui l'emmenait, elle avait fait la connaissance de Henri Rochefort, célèbre polémiste, et de Nathalie Lemel, elle aussi grande animatrice de la Commune; c'est sans doute au contact de cette dernière que Louise Michel devient anarchiste. Elle est restée sept années en Nouvelle-Calédonie, refusant de bénéficier d'un autre régime que celui des hommes ou d'une grâce individuelle.

Par décision du 8 mai 1879, sa peine est commuée en déportation simple, ensuite à 10 ans de bannissement à partir du 3 juin 1879 avant une remise du reste de sa peine par décision du 16 décembre 1879. Clemenceau, qui lui vouait une grande admiration, continuait de lui écrire durant sa déportation et lui adressait des mandats. Elle sera de retour à Paris le 9 novembre 1880.

Ces *Mémoires* traduisent deux attitudes opposées en termes de communication: d'abord, la face de l'institutrice imbue d'esprit scientifique, engagée dans une visée humanitaire et militante en incessante révolte contre le système autoritaire, souvent pour exhiber son acte de transgression même; mais elle y révèle aussi la face inattendue et privée de la femme sensible, qui confirme son parcours formateur en même temps qu'émotionnel: «J'avoue qu'il y aura du sentiment; nous autres femmes, nous n'avons pas la prétention d'arracher le cœur de nos poitrines, nous trouvons l'être humain – j'allais dire la bête humaine – assez incomplet comme cela; nous préférons souffrir et vivre par le sentiment aussi bien que par l'intelligence» (*M*, p. 47).

Ces deux attitudes vont de pair car elles impliquent la prise de conscience existentielle de cette femme basée sur des règles, signifiant que des événements précis – qu'elle définit comme «la longue nuit de l'Empire» (*M*, p. 102) – l'ont incitée à la dénonciation d'un état du social et du politique dépendant du coup d'État de Napoléon III: «Qui aurait pensé alors que quelques-uns de ces hommes, qui parlaient si bien de liberté, qui flétrissaient si haut les crimes de l'homme de Décembre, se trouveraient parmi ceux qui voulaient noyer la liberté dans le sang de mai 71? Le pouvoir donne ces vertiges, il les donnera toujours jusqu'à l'heure où il appartiendra à l'humanité entière» (*M*, p. 102).

En même temps, ces vertiges ont motivé son penchant vers la transgression impliquant le cadre qui la révèle: par ce moyen, elle dénonce la désintégration au sein du système social pour mettre au clair que la seule possibilité de lutte contre cette désintégration est «d'être capable de s'auto-réorganiser, s'auto-défendre» (Morin, 2012, p. 139).

La rédaction des *Mémoires* est nuancée, étant donné que l'écrivaine veut exposer avec précision les événements, les reconstructions et les questions sociales et politiques qu'elle traite ainsi que ses états d'âmes liés à ces périodes: elle en examine les différents aspects et motive les décisions prises. Discours

et récit alternent, s'enchaînent l'un dans l'autre selon les besoins de la narration, du commentaire ou de l'accent que l'autrice veut imprimer.

La narration de la vie de l'autrice n'est pas une affaire privée, ni individuelle: son propos concerne et engage quiconque, sans distinction, et s'ancre clairement dans l'espace public pour expliciter des phases historiques et dénoncer un désordre social déjà embrayé qu'elle craint étant lourd de conséquences: «Qui sait si mes *Mémoires* ne seront point un jour feuilletés pour servir à l'arrestation de ceux qui m'ont rencontrée! S'ils allaient être accusés d'anarchie pour m'avoir connue!» (*M*, p. 101)

Progressivement introduite dans les milieux révolutionnaires à la fin de l'Empire, elle rencontre Jules Vallès, Eugène Varlin, Raoul Rigault et Émile Eudes, et collabore à des journaux d'opposition comme «Le Cri du peuple». À cette époque, Louise Michel est blanquiste, c'est-à-dire adepte du mouvement révolutionnaire et républicain socialiste fondé par Auguste Blanqui.

En août 1870, à 40 ans, en pleine guerre franco-prussienne, elle manifeste contre l'arrestation des blanquistes Eudes et Brideau. En septembre, après la chute du Second Empire, elle participe au Comité de vigilance des citoyennes du 18^e arrondissement de Paris, dont elle est élue présidente le 1^{er} novembre; elle rencontre Théophile Ferré. Dans Paris affamé par le siège, elle crée une cantine pour ses élèves: «Dans Paris livré à lui-même, des citoyens énergiques et courageux essayaient de ramener, au péril de leur vie, l'ordre et la sécurité.» (*M*, p. 172)

Lorsque les manifestations pour créer une Commune révolutionnaire commencent, en janvier 1871, Louise Michel est un membre très actif du Comité de vigilance de Montmartre. Les 17 et 18 mars, elle participe, armée, à l'affaire des canons de la garde nationale sur la butte Montmartre. On assiste à des manifestations étonnantes: femmes, enfants, gardes fédérés entourent les soldats qui fraternisent avec cette foule pacifique. Elle rencontre Georges Clemenceau, maire de Montmartre qui tente alors une médiation. Louise Michel fait alors partie de l'aile révolutionnaire la plus radicale aux côtés des anarchistes, et pense qu'il faut poursuivre l'offensive sur Versailles pour dissoudre le gouvernement d'Adolphe Thiers, qui n'a alors que peu de troupes. Elle est même volontaire pour se rendre seule à Versailles et tuer Thiers: Théophile Ferré partageait le même projet. Ferré était aussi un des animateurs, avec Louise, du Comité de Vigilance du XVIII^e arrondissement. Elle n'est pas suivie et le projet avorte.

Ces mémoires sont des textes référentiels: ils parlent du monde qui leur sert de cadre et qu'ils représentent.

Cela comporte la prise en compte de la valeur historique du récit biographique de Louise Michel, ancré dans des contextes précis, ceux-ci déterminés par les pratiques sociales qui les ont régis; ayant été une protagoniste de son temps, elle va aussi rendre compte de sa conduite par ses dénonciations et ses déclarations.

Plusieurs passages sont des prises de positions: Louise Michel se fait la porte-parole d'un groupe social pour dire la misère, les injustices, le désarroi, la peur et l'exaspération des travailleurs, le désordre du contexte social et politique qui concerne surtout la condition des femmes. Louise Michel appelle à l'action le genre humain en son entier, hommes, femmes, animaux tous confondus, car elle dénonce une situation intolérable, en explique les causes et propose des solutions: «J'aurais voulu que l'animal se vengeât, que le chien mordît celui qui l'assommait de coups, que le cheval saignant sous le fouet renversât son bourreau; mais toujours la bête muette subit son sort avec la résignation des racés domptées.» (*M.*, p. 101)

Elle traite d'un réel vrai, non fictif: un réel objectif, qui ne représente qu'une partie de la société de son temps et qu'il s'agit de transformer au plus vite.

1.1 Les aspects énonciatifs des *Mémoires*

Les *Mémoires* sont un ouvrage de 'construction', l'histoire est représentée pour aller vers un dénouement idéologique, solide et durable: Louise Michel en a parcouru toutes les directions, elle a annulé l'indéfini afin que chaque moment partiellement faux puisse se transfigurer en une certitude inébranlable.

La tâche impossible va s'accomplir jusqu'au bout, car l'écrivaine vise cette vérité même vers laquelle elle tend. Elle se fie à son réalisme et à la raison qui paraît avoir aussi joué un grand rôle: elle a profondément éprouvé qu'écrire, c'est se livrer à l'accomplissement, à ce saut qui seul permet l'achèvement et la modification d'un *état*: «En écrivant, comme en parlant, je m'emballé souvent! Alors, la plume ou la parole s'en va poursuivant son but à travers la vie comme à travers le monde» (*M.*, p. 70).

Elle revient au point de départ, au moment exceptionnel où la possibilité devient *pouvoir*. L'esprit devient la certitude d'une forme réalisée, devient ce corps qui est la forme. L'œuvre est l'esprit, et l'esprit est le passage en l'œuvre, de la suprême indétermination à l'extrême déterminé. L'œuvre de Louise Michel dit le réel, l'achèvement, la réalisation de ce qu'il y a d'infini dans l'esprit, qui à nouveau ne voit en elle que l'occasion de se reconnaître et de s'exercer indéfiniment.

Cette démarche dépasse la terrible contrainte de la circularité d'un *pouvoir* immuable, en montrant qu'elle transforme l'expérience d'un réel catastrophique par la mise en acte d'un changement radical que l'écrit anticipe dans la réalité historique.

Les énoncés des *Mémoires* deviennent des propositions de 'combat'. Leur efficacité, grâce à la personnalité multiple et engagée de l'écrivaine, est dès lors à l'image des revendications de plusieurs générations de révoltés.

L'assomption de la responsabilité du dit permet à l'énonciatrice de se construire une communauté discursive spécifique, de partager ses idées avec un co-énonciateur, de créer un lien spécifique avec lui et également de donner une certaine image de soi, un *éthos* bien précis.

Dans cet ouvrage, Louise Michel s'est inscrite dans un récit à la fois d'elle-même et de la France en tant qu'actrice de l'histoire de ce Pays. Elle a mis en jeu des causes, des effets, un cheminement, un sens, un objectif: «Ce n'est pas ici ce qu'on appelle un ouvrage à sensation, c'est un rapide regard sur la vie et la pensée d'une femme de la Révolution. Cela ne fait guère sensation quand on nous broie; seulement c'est là que cesse pour nous toute entrave à être d'utiles projectiles dans la lutte révolutionnaire. Personne ne souffrant plus de ce qui nous arrive, rien ne nous arrête, j'en suis là! Cela vaut mieux pour la cause» (*M*, p. 155).

Elle reconstruit les faits, en relationne les évolutions, incite à l'action et cite des discours et des textes d'autrui: se rapprochant le plus que possible de l'imitation directe: c'est d'elle que relèvent les dialogues, tous les faits de discours direct, les citations. Relevent également de la mimésis, dans le récit d'événements, les 'choses vues', les effets de réels, c'est-à-dire les détails narratifs ou descriptifs qui cotôient la relation historique en lui donnant un caractère de précision souvent avec des accents dramatiques.

Louise Michel vise des énoncés d'horizons intentionnels par des modalités précises.

On remarque des énoncés narratifs, à l'imparfait: le récit permet le témoignage, la confiance, l'aveu. Les mémoires interviennent aussi sur un mode narratif par une parole vraie, sincère et sérieuse, qui sert pour raconter le passé à Vroncourt: «Je croyais pour aujourd'hui avoir cessé de parler de Vroncourt et voilà que les pages se noircissent sans fin, et que j'ai toujours à dire. Nous y reviendrons encore, j'esquisse d'abord l'ensemble de ma vie» (*M*, p. 97).

Il y a aussi des énoncés constatifs-assertifs qui décrivent un état du monde ou des actions passées et présentes: «Le labeur écrase les parents, le sort les tient comme l'enfant tient la bête. Les êtres, d'un bout à l'autre du globe (des globes peut-être!), gémissent dans l'engrenage» (*M*, p. 120).

La modalité assertive est souvent accompagnée de la modalité épistémique de la certitude par le présent et le futur de l'indicatif (*hommes et femmes auront conquis... vous viendrez nous les offrir... Nous n'aimons pas les guenilles...*) et de la modalité déontique qui naturalise le dit (*nous n'en voulons pas...*) notamment pour valider les changements souhaités, surtout pour ce qui concerne la dénonciation de la situation sociale des femmes et la reconnaissance de leurs droits:

Partout, l'homme souffre dans la société maudite; mais nulle douleur n'est comparable à celle de la femme. Dans la rue, elle est une marchandise. Dans les couvents où elle se cache comme dans une tombe, l'igno-

rance l'étreint, les règlements la prennent dans leur engrenage, broyant son cœur et son cerveau. Dans le monde, elle ploie sous le dégoût; dans son ménage le fardeau l'écrase; l'homme tient à ce qu'elle reste ainsi, pour être sûr qu'elle n'empiétera ni sur ses *fonctions*, ni sur ses *titres*. [...] Vos titres? Ah bah! Nous n'aimons pas les guenilles; laissez-en ce que vous voudrez; c'est trop rapiécé, trop étriqué pour nous. [...] Vos titres? Le temps n'est pas loin où vous viendrez nous les offrir, pour essayer par ce partage de les retaper un peu. Gardez ces défroques, nous n'en voulons pas. (*M*, p. 116)

Louise Michel a eu une position d'autorité sur le sens de sa réalité historique, en se plaçant dans une visée de construction collective: «Nos droits, nous les avons. Ne sommes-nous pas près de vous pour combattre le grand combat, la lutte suprême? Est-ce que vous osez faire une part pour les *droits des femmes*, quand hommes et femmes auront conquis les droits de l'humanité? Ce chapitre n'est point une digression. Femme, j'ai le droit de parler des femmes» (*M*, p.116).

Pour cela, on remarque la présence de verbes qui insistent sur la performance: «Rassurez-vous encore, messieurs; nous n'avons pas besoin du titre pour **prendre vos fonctions** quand il nous plaît!», «Ce que **nous voulons**, c'est la science et la liberté.», «**Nous voulons** la liberté c'est-à-dire que **nous réclamons** pour tout être humain le droit et le moyen de **faire tout ce qui lui plaît**.» (*M*, p.116)

Les paragraphes s'ouvrent par des verbes au présent de l'indicatif qui sont déclaratifs (*proclamons*) ou d'opinion (*constatons*). Certains énoncés fonctionnent comme des incitations à l'action par des formes verbales et lexicales **injonctives** ou exhortatives, parfois avec une fonction métaphorique:

Allons les groupes révolutionnaires, **sus** à l'ennemi commun. **Guerre ! guerre !** sans trêve et sans merci aux exploiters qui pressurent et égorgent les peuples. Que les bannières de flammes **flamboient d'un bout du monde à l'autre**. Et vous, mes amis, morts en 71, **dormez** dans vos rouges drapeaux; **dormez** en paix, bientôt passeront les légions sans nombre. [...] **Allons**, cela vaudra mieux que nous déchirer nous-mêmes. Guerre ! guerre ! le sang vaut mieux que la fange. (*M*, «Appel de guerre», 11 septembre 1881, pp. 436-437)

Les énoncés de souhait au futur, exhortatifs, injonctifs et performatifs, réalisent des événements par le fait de leur énonciation dans certaines conditions: «On en finira avec tout cela, mais que de mal! que de mal! “ (*M*, p. 120).

Ses déclarations sont des textes d'intervention, elles incitent à tout un réseau d'actions, de dénonciations, de 'révolte' dont elles ne sont qu'un des éléments: «Là, dans la longue nuit de l'Empire, on avait des échappées de vue sur des temps meilleurs. Qui aurait pensé alors que quelques-uns de ces hommes,

qui parlaient si bien de liberté, qui flétrissaient si haut les crimes de l'homme de Décembre, se trouveraient parmi ceux qui voulaient noyer la liberté dans le sang de mai '71? Le pouvoir donne ces vertiges, il les donnera toujours jusqu'à l'heure où il appartiendra à l'humanité entière» (*M*, p. 102).

Louise Michel s'endosse la responsabilité du dit (*croyons-nous, reconnaissons, affirmons*) lors de l'utilisation des verbes d'opinion (*croire, reconnaître*) et déclaratifs (*affirmer*), le détour par la généralisation (*nous formons...*) produit le passage à un *nous* neutre désignant la collectivité dans son ensemble (*nous devons ...*) et produisant une communauté discursive qui devient responsable du dit performatif.

Les énoncés discursifs des principes que l'autrice déclare tendent à désembrayer le plan, étant donné la généralisation des programmes qui y sont énumérés. Cependant, dans le discours des *Mémoires*, le plan reste embrayé par le 'je' et par le 'nous' qui tantôt se réfère à 'elle' englobée dans un 'nous' générique, neutre (*nous tous..., l'humanité...*) au point que les deux finissent par se confondre: «Pour nous, les hommes ne comptent pas ! Nous sommes la lave ardente du volcan révolutionnaire couvrant tout ce qui l'environne. Nous sommes les projectiles que la grande révolution déchaînée jette sans noms et sans ordre contre les oppresseurs» (*M*, «Appel de guerre», pp. 436-437).

L'activité révoltée et accusatoire a été diversifiée: chaque aspect est régi par une logique spécifique. Chaque part d'activité contribue cependant à une finalité globale unique: changer un état du réel. L'énoncé, alors, ne décrit pas une action, mais il la réalise. Il ne constate pas un état du monde, mais il transforme cet état.

2. Les oppositions binaires: l'espace de la crise d'État vs l'espace nouveau

Le dysfonctionnement de l'espace public constitue, chez Louise Michel, le mobile d'un phénomène de révolte. La crise comme facteur de dérégulation du social se caractérise notamment par une incapacité longue et marquée de l'appareil d'État à gérer les événements: elle introduit du déséquilibre, de la rupture, voire de la violence dans les systèmes que sont les organisations et les institutions (Crozier, Friedberg, 1977): «La crise, issue des difficultés des années 1840, précède immédiatement 1848: elle est donc précondition de la révolution et relève surtout d'une forme de développement économique et social caractérisée par une croissance visible de la richesse de quelques-uns et de la pauvreté de la majorité de la population» (Cohen, Guilhaumou, 2010, pp. 43-53).

Le caractère des *Mémoires* se définit avant tout par une fonction: dénoncer la crise de la société française pendant l'Empire de Napoléon III; Louise

Michel élargit cette dénonciation à plusieurs domaines, car la crise «est une notion qui déploie sa pleine richesse dans le cadre des développements socio-historiques» (Morin, 2012, pp. 132-133) envahissant toute chose sociale.

Ces mémoires parlent donc d'un «désastre» (*M*, p.120), d'un dysfonctionnement de l'appareil de l'État et d'une solution: l'autrice y représente un tel changement d'abord par des moyens strictement langagiers.

Les modalités axiologiques sont les plus utilisées et elles sont souvent hyperboliques: ces modalités visent à légitimer la réforme du gouvernement par la dénonciation des misères et du manque de souveraineté populaire. L'écrivaine se positionne clairement contre les gouvernants et les délégitime en soulignant leur incapacité de savoir régir le social, comme dans les jours de la Commune:

Le devoir du gouvernement de Versailles était de reconnaître la validité de ce vote et de s'aboucher avec la Commune pour ramener la concorde; tout au contraire, et comme si la guerre étrangère n'avait pas fait assez de misères et de ruines, il y ajouta la guerre civile; ne respirant que la haine du peuple et la vengeance, il attaqua Paris et lui fit subir un nouveau siège. Paris résista deux mois et il fut alors conquis; pendant dix jours le gouvernement y autorisa le massacre des citoyens et les fusillades sans jugement. Ces journées funestes nous reportent à celles de la Saint-Barthélemy; on a trouvé moyen de dépasser Juin et Décembre! Jusques à quand le peuple continuera-t-il à être mitraillé? (*M* p. 172)

La modalité axiologique insiste aussi sur la positivité de ce que les communards ont fait, de manière à légitimer la capacité de l'énonciatrice à faire face aux problèmes sociaux ainsi que sa proposition de changement radical (*ce travail a été fructueux..., nous y avons grandement contribué..., nous savons le bon chemin..., muscler la croissance...*).

L'écrivaine renvoie également à son éthique aux noms des principes de la Révolution de 1789: *l'égalité au cœur de notre action...Nous sommes épris de liberté...un grand chantier de la sécurité sociale professionnelle que nous avons l'ambition...vouloir un État fort, pas un État moderne, stratège...capable de répondre aux aspirations individuelles*: «Nous voulons en un mot l'égalité; l'égalité de fait, comme corollaire ou plutôt comme condition primordiale de la liberté» (*M*, p. 310).

Son éthos insiste sur l'action, le sentiment de justice, l'ambition, la volonté décisionnelle, les valeurs des libertés: «Pas de liberté sans égalité! Pas de liberté dans une société où le capital est monopolisé entre les mains d'une minorité qui va se réduisant tous les jours et où rien n'est également réparti, pas même l'éducation publique, payée cependant des deniers de tous» (*M*, p. 309).

Elle souligne aussi son éthos communautaire, le partage de la douleur et un éthos d'humanité, surtout à l'égard des idées d'égalité des sexes et des droits des femmes:

Au Droit des femmes, comme partout où les plus avancés d'entre les hommes applaudissent aux idées d'égalité des sexes, je pus remarquer, comme je l'avais toujours vu avant et comme je le vis toujours après, que malgré eux et par la force de la coutume et des vieux préjugés, les hommes auraient l'air de nous aider, mais se contenteraient toujours de l'air. Prenons donc notre place sans la mendier. Les droits politiques sont déjà morts. L'instruction à égal degré, le travail rétribué pour les états de femme, de manière à ne pas rendre la prostitution le seul état lucratif, c'est ce qu'il y avait déréel dans notre programme. (*M*, p. 142)

Tout au long du XIX^e siècle, les gouvernements développent l'accès à l'école pour les filles, notamment dans l'intention d'écarter la mainmise de l'Église catholique sur leur éducation. Cependant, l'accès à l'éducation n'est pas forcément synonyme d'émancipation: Louise Michel s'insurge dans ses *Mémoires* contre l'éducation qui est dispensée aux jeunes filles dans les écoles.

Cette logique revendicatrice s'appuie sur un état de guerre permanent et, qui légitime, par conséquent, les pratiques souhaitées. Il s'agit de l'évolution d'une logique militaire qui, dès 1870, avait fini par légitimer n'importe quelle guerre en présence d'un 'ennemi'³:

Jamais je n'ai compris qu'il y eût un sexe pour lequel on cherchât à atrophier l'intelligence comme s'il y en avait trop dans la race. Les filles, élevées dans la niaiserie, sont désarmées tout exprès pour être mieux trompées: c'est cela qu'on veut. (*M*, p. 114)

Quant aux candidatures de femmes, c'est aussi une revendication, celle de l'esclavage éternel de la mère qui justement doit élever les hommes et les fait ce qu'ils sont; mais peu importe, ne faisons-nous pas partie de l'esclavage commun? Nous combattons l'ennemi commun. (*M*, p. 218).

Ce récit mémoriel a une valeur épistémologique et donne du sens au dit et aux actions de cette protagoniste qui s'est investie d'une mission: celle du leader charismatique qui tient compte des nécessités nationales et qui veut sauver la France et les Français de la catastrophe. A ce propos, il faut rendre compte aussi des critiques produites autour de la figure de cette femme entourée par un discours de 'violence': «Dans un espace politique marqué par de fortes concurrences politiques, par des clivages idéologiques et des divergences sur les valeurs collectives, Louise Michel est à la fois une personnalité politique

³ «Ferré expliqua ainsi le rôle de la Commune, après avoir peint le coup d'État préparé par les ennemis de la République, refusant même à Paris l'élection de son conseil municipal» (*M*, pp.171-172).

insérée dans l'espace socialiste révolutionnaire et une cible des opposants qui cherchent à délégitimer sa parole pour contrer les propositions politiques des groupes auxquels elle est associée»(Verhaeghe 2021, p. 19).

Les discours sur la violence entourant cette intellectuelle d'action ou produits à son propos «s'insèrent en cela dans un dispositif plus large qui travaille à décrédibiliser Louise Michel, à en offrir une représentation critique qui contraste avec les discours révolutionnaires» (Verhaeghe, p. 97) visant à contester les projets, les valeurs et les opinions qu'elle défend.

Un récit s'est alors produit autour de Louise Michel, réhaussé par la production d'informations et de représentations hostiles à cette femme engagée: on trouve des caricaturistes, des dessinateurs plutôt républicains mais opposés aux pratiques révolutionnaires, aux revendications féministes auxquels s'ajoutent des collaborateurs des journaux satiriques monarchistes, réactionnaires, comme *Le Triboulet*, des organes généralistes conservateurs ou antirépublicains, comme *La Croix* ou *Le Gaulois*.

Par l'intensité et la conviction de sa militance révolutionnaire, elle a été l'objet d'un fervent travail de délégitimation politique cristallisé, en particulier, autour de trois enjeux qui ont fait d'elle à la fois l'incarnation et la figure repoussoir: la Commune de Paris, le socialisme révolutionnaire et le féminisme. Ces trois répertoires d'opposition à Louise Michel, mettent aussi en lumière les enjeux de qualification de ce qui caractérise la violence politique dans une période marquée par les événements révolutionnaires et par le souvenir de la Commune de Paris.

2.1 La crise et l'énonciation spatiale de l'«avenir»

Les dénonciations des *Mémoires* s'imposent comme solution de 'combat': non seulement elles accusent et dénoncent, mais elles visent à changer le monde pour le bien du genre humain.

Ce qui va émerger, c'est la leçon des illuministes et des idéologues libertaires et anarchistes auxquels Louise Michel se réfère quant aux injustices dans l'espace public et social. Dans ce sens, invoquer la révolution et l'anarchisme revient à investir symboliquement l'espace public par des discours. Cette dimension de l'*action* a orienté le trajet et l'évolution de l'écrivaine jusqu'à son dénouement: «C'est un révélateur, un discours idéologique subjectivé, au moment où un système de valeurs craque» (Angenot, 1982, p. 44).

Louise Michel prend en examen la réalité politique, sociale, collective, mais aussi évolutive, étant soumise aux marques du temps et de l'histoire, déterminant le discours d'une lutte quotidienne.

L'énoncé de la crise qui «dans une situation désespérée, libère les forces pour la lutte» (Cohen, Guilhaumou, 2010), légitime l'énonciation, en même temps que l'explication voire l'illustration des solutions embrayées par elles-

mêmes sur un *à-venir*. Mais elles représentent surtout des preuves du bien-fondé de l'intervention révolutionnaire. Dans ce sens bien précis, l'énonciation du vécu révolutionnaire de Louise Michel se repère du fait qu'elle prétend orienter les comportements à partir de la prise de position qu'elle déclare.

Progressivement, ces considérations deviennent un outil de propagande: elles sont le moyen de rationaliser et de régler les attitudes et les comportements, et contribuent à construire et organiser des systèmes de valeurs et des idéologies.

Louise Michel veut établir une forme différente de l'État en France; ses déclarations visent à redéfinir l'espace public par une idée nouvelle de 'citoyenneté'. Elle s'affirme et déclare, au plus grand nombre, sa prise de position, pour «déconstruire» et «reconstruire» (Cohen, Guilhaumou, 2010). Par cette logique de combat, elle impose au texte l'évaluation et la portée du *passé*, mais surtout d'être tourné vers l'*avenir*: la dénonciation appelle au changement, elle affiche à l'avance la certitude d'une victoire.

A ce titre, les *Mémoires* fonctionnent comme un manifeste et constituent aussi un texte programmatique: «Si l'exposé de la crise du monde légitime l'énonciation manifestaire, l'exposé de la solution manifestaire assure la crédibilité des manifestants, et ancre définitivement le texte dans un contexte de citoyenneté» (Borillo, 1996).

La coexistence entre la dimension universelle et la dimension communautaire renforce le rapport étroit de l'énonciatrice à la situation d'énonciation ainsi qu'à son autorité: tout cela vise à légitimer les changements radicaux qu'elle invoque.

Les événements cités sont orientés, «ce qui les rapproche d'entités physiques susceptibles de se déplacer et fait du temps un processus assimilable à du déplacement» (Borillo, p. 38).

Il y a donc une orientation inhérente au temps, se référant à l'*avant* qui renvoie au temps qui précède un événement, à une époque, mais aussi à un état et à l'*après* du temps qui suit.

L'évocation de phénomènes comme «le progrès» et «l'avenir» requièrent la combinaison de facteurs d'ordre spatial et d'ordre temporel: les propriétés spatiales mises à contribution pour la représentation des phénomènes temporels renvoient d'une part à la caractérisation de la *dimension* et de la *distance*, d'autre part à la spécification de la *localisation* et de l'*orientation*. Le *progrès*, l'*avenir* et la *civilisation* ne possèdent pas de propriétés dynamiques selon un sens spatial. Le point de référence qui oriente la scène d'énonciation (Benveniste, 1974, pp. 67-78) est, en effet, constitué par l'énonciateur lui-même: c'est une condition formée dans l'espace physique dont la durée n'appartient pas à la situation «stative» déterminée par le calendrier, «fondement de la vie des sociétés» (Borillo, 1996) fournissant le «point zéro» des événements.

Nous prendrons en considération certains énoncés des *Mémoires* où les prépositions dites «topologiques», comme le cas de *dans*, «fonctionne[nt] très naturellement avec des noms renvoyant à un espace à deux ou trois dimensions» (Borillo, 1996): « Nous regardions **dans** le passé les étapes humaines; **dans** l'avenir aussi, et souvent je pleurais, empoignée par quelque vive image de progrès, d'art ou de science, et lui, de grosses larmes dans les yeux, posait sa main sur ma tête plus ébouriffée que celle de la vieille Presta » (*M*, p. 58).

Cette préposition fonctionne également avec des noms représentant un espace unidimensionnel lorsque celui-ci est donné comme un segment limité ou comme constitué d'une suite de points ou d'éléments, comme dans le syntagme de la Constitution de la Seconde République qui désembraie le temps chronique se référant à une condition constitutive «non-personnelle» (Benveniste, 1966, pp. 225-236): «marcher plus librement **dans la voie** du progrès et de la civilisation» (*Constitution*, 1848). Il s'agit, dans ce cas, d'un procédé de «type axial» qui indique, métaphoriquement, un événement qui donne à la société «un cours nouveau» (Benveniste, 1974, p. 71).

Dans le langage politique on retrouve souvent la représentation du temps comme un *continuum* unidimensionnel, c'est-à-dire comme un axe linéaire orienté, se présentant comme un axe de type horizontal: «le temps entre tout naturellement dans un système de représentation qui n'a qu'une seule dimension, le point et la ligne» (Borillo, 1996). Ainsi, des métaphores spatiales comme la «voie», sont utilisées pour parler du temps: il s'agira de métaphores faisant appel à des termes spatiaux unidimensionnels, qui n'impliquent ni des surfaces, ni des volumes.

Le déplacement, intégrant nécessairement le facteur «temps», s'exprime à travers des prédicats ayant un «statut d'événements». Le caractère orienté de la direction indiquée tient à la relation exprimée (Vandeloise 1986, p. 87): *devant* représente le pôle positif, tant du point de vue de la *perception* (indication de la partie la plus proche, la plus accessible, la plus visible) que du point de vue du *déplacement* (indication du sens du mouvement). Par opposition, *derrière* renvoie au pôle négatif, tant pour ce qui concerne la *perception* que le *déplacement*.

Les catégories linguistiques sont utilisées pour l'*espace* d'abord dans une perspective unidimensionnelle en sens horizontal: avec certains verbes intransitifs comme *marcher*, *avancer*, *aller au-delà* elles servent pour la description du *temps*, étant entendu que la représentation se réduit à un simple axe orienté.

La prise en compte de ces dimensions s'est instaurée entre Louise Michel la militante, le temps et les événements qui le jalonnent: elle prend l'*avenir* et le *progrès* 'dans' l'orientation *devant*.

Pour ce qui est du point de vue, le *temps* est un axe orienté, décrit comme un 'déroulement' en tant que processus dynamique. L'on veut faire appel aux constructions utilisées par Louise Michel pour représenter la *spatialisation* de

l'idéologie par l'élaboration de métaphores temporelles, susceptibles d'exprimer le dynamisme idéologique sous l'aspect de l'évolution selon un 'comput abstrait'.

La différence dans l'expression est peut-être plus grande entre la *localisation*, une situation statique et la situation dynamique du *déplacement* à l'intérieur du domaine de l'*espace*; dans le cas d'une situation dynamique comme le «développement» en contexte politique ('la constitution du gouvernement d'un État') le sens intrinsèque *devant/derrière* définit une orientation en miroir (Borillo, p. 38). Dans ce cas, le dit constitutionnel et politique sous-entend «la même direction».

On remarque dans le récit des *Mémoires* et dans leurs énoncés narratifs de très nombreuses constructions formées sur la base de verbes de mouvement, de déplacement, de changement d'état («aller», «marcher», «traverser», etc.) le sujet pouvant être un *nous* collectif (ou un *on*):

Nous en **allant à travers l'inconnu**, nous parlions des choses qu'il voyait **monter à l'horizon**. Nous **regardions dans le passé** les étapes humaines; **dans l'avenir aussi**, et souvent je pleurais, empoignée par quelque **vive image de progrès**, d'art ou de science... (*M*, p. 58)

Qui nous dit que nos sens ne nous trompent pas? Absolument comme le voyageur qui croirait voir marcher la route, quand c'est lui qui marche. Il y a: **que le progrès va toujours, que la révolution enfile les voiles**, et qu'on saura un jour! (*M*, p. 200)

Pour sa dénonciation de la nécessité du changement radical, Louise Michel évoque, en énonciatrice, l'orientation sur l'axe vertical qui est essentiellement l'expression de la révolte réprimée, qui a couvé dans son for intérieur et qui monte, en explosant la propagation du contenu dans la *verticalité*: «J'avais peut-être six ou sept ans, quand le livre de Lamennais, les *Paroles d'un croyant*, fut détrempe de nos larmes. A dater de ce jour, j'appartins à la foule; à dater de ce jour, **je montai** d'étape en étape **à travers** toutes les transformations de la pensée, depuis Lamennais jusqu'à l'anarchie. Est-ce la fin? Non, sans doute!» (*M*, pp. 58-59)

Il s'agit de la fondation du début originel: «N'y a-t-il pas après et toujours l'accroissement immense de tous **les progrès dans** la lumière et la liberté; le développement de sens nouveaux, dont nous avons à peine les rudiments, et toutes ces choses que notre esprit borné ne peut même entrevoir» (*M*, pp. 58-59).

C'est un propos 'éclairant', explicatif et programmatique; ses énoncés (*allant à travers l'inconnu, choses qu'il voyait monter à l'horizon, Nous regardions dans le passé, dans l'avenir aussi, vive image de progrès, d'art ou de science*) déploient sa reconstruction, «à visée directive», des événements le

long d'un axe qui progresse vers l'*avant*, en direction de son futur. Les propriétés spatiales mises à contribution pour la représentation des phénomènes temporels renvoient aussi d'une part à la caractérisation de la dimension et de la distance, d'autre part à la spécification de la localisation et de l'orientation.

Le nom site «progrès» renvoie à un référent qui possède par lui-même sa propre orientation. «On dit alors qu'il fonctionne comme polarisateur» (Borillo, p. 38). Le site, désigné par le *progrès* ou la *civilisation*, a un *devant/avant* et un *arrière*: l'*avant* est la partie qui est orientée dans le sens du *déplacement*.

Dans ce cas, *devant* et *derrière* sont définis par l'orientation intrinsèque des individus, orientation de nature à la fois fonctionnelle et directionnelle: l'*avant* est le siège des organes sensoriels, tout particulièrement des organes de la vision, qui, plus que tous les autres sans doute, donnent la direction du déplacement.

La signification change ensuite selon un passage à un degré supérieur, grâce à un changement d'état qui réalise un 'processus évolutif orienté vers un terme idéal'.

La progression de la narration des *Mémoires* se poursuit au-delà des dates ou des événements qui sont posés comme une zone dans laquelle l'écrivaine pénètre et qu'elle traverse: elle en donne le sens de la *durée* pour tracer la réalisation d'un futur radicalement changé.

Pour cela, l'énoncé performatif est un énoncé qui accomplit l'acte qu'il dénomme: c'est la mise en acte de la rigueur et de la détermination symbolisée par la ligne droite, horizontale, souvent utilisée pour représenter l'horizon, le progrès.

Parmi les actions que Louise Michel veut dévoiler derrière l'exercice de la fonction métalinguistique autoritaire, il y a celles qui expriment le sentiment selon lequel l'usage du langage du *pouvoir* est violent ou injuste parce que mensonger. Le présent de l'énonciation pour la dénonciation articule un segment représentatif à un segment directif, qui témoigne respectivement d'un ancrage dans le monde en crise d'*avant* la dénonciation, et dans le monde meilleur d'*après* la crise.

La période révolutionnaire en France donne lieu à une vaste opération de redéfinition des réalités par des textes édifiants à valeur constituante, comme l'ont démontré Dominique Maingueneau et Frédéric Cossutta (Maingueneau, Cossutta, 1995).

Les *Mémoires* sont *déclaration*, *appel*, *dénonciation* qui accèdent à la valeur de 'propagation' révolutionnaire. Dans ce sens, ils se caractérisent par l'antériorité du problème par lequel ils se définissent, par la pré-existence de la crise du monde qui en légitime la production.

Ces précisions inaugurent la série des droits à reconnaître dénoncés par Louise Michel: les droits des femmes, des enfants, des travailleurs, privilégiant l'énumération et non le générique, contrairement à la déclaration de 1789:

l'homme' perd dès lors sa valeur d'hyperonyme pour ne plus désigner que l'hyponyme «être humain mâle», mais dorénavant aussi la «femme».

Toutes ses représentations ont une même origine initiatrice: celle de «1789 siècle révolutionné, la domination reconnue d'une même classe (la bourgeoisie) et un même principe téléologique assigné diversement par diverses utopies ou philosophies (Progrès, fin de siècle, Paris capitale de l'Europe)» (Foucault, 1975, p. 128). La Révolution de 1789 a marqué un moment absolu de commencement, un départ à zéro: c'est le seuil indiquant le passage d'un état à l'autre, de la mort à la régénération, de la désintégration à une nouvelle re-composition.

Le propre d'un État de droit est la poursuite d'un équilibre collectif: face à la culture de ce gouvernement, Louise Michel relate et dévoile l'existence d'une contre-culture de contestation, de vérification, de récusation des vérités officielles selon «la nature même d'une information démocratique [ce qui] constitue l'un des critères les plus sûrs du degré de liberté réelle qui règne dans une société» (Duhamel, 1993, pp. 197-198).

3. Droits et citoyenneté

Par le récit des événements de sa vie Louise Michel s'engage linguistiquement à réaliser un monde meilleur.

Le dispositif de dénonciation articule deux états: *l'espace public présent vs l'espace poursuivi*, à réaliser, qui sont respectivement la *crise d'avant* et la *résolution d'après* la dénonciation.

La dénonciation s'ancre dans des contextes référentiels spécifiques dont elle dépend largement. Cette interprétation 'citoyenne', soutenue par une intentionnalité de dénonciation bien marquée, régit la signification du texte.

La dimension énonciative symbolise l'urgence et la force revendicative de l'écrivaine; le point de vue représenté veut donner la parole à tout citoyen et toute citoyenne: c'est la dimension collective, plurielle et publique de ses textes, qui légitiment son discours et ses prises de position.

Les dénonciations trouvent, en Louise Michel, une 'porte-parole' dont le prestige symbolique est affirmé par l'histoire vécue: elle va embrayer un changement de l'état du monde pour faire réagir, car «[l]ittéralement, le discours manifestaire demande la cessation d'un état de choses» (Burger, 2002, pp. 64-65).

Dans ce sens, le récit des procès et des journées de la guerre revient à investir physiquement l'espace public, car la reconstruction des journées de la Commune implique l'idée d'un rassemblement 'citoyen'.

La rencontre avec le peuple constitue un moyen incontournable du but révolutionnaire. La dimension des prises de position publiques légitime la référence des injustices endurées: "Telle était ma pensée, telle elle est encore dans les calamités telles que les tyrannies qui écrasent les peuples comme le grain

sous la meule. On a bien assez des tortures des pauvres mères, sans multiplier par le mariage les liens de famille; oui, il faut alors n'être que des combattants!» (*M*, p. 93)

Louise Michel veut faire de l'individu-citoyen un être engagé dans une destinée collective, c'est-à-dire dans un rapport au monde qu'il partage avec d'autres: la citoyenneté renvoie ainsi à la conscience d'un bien commun se distinguant de la sphère privée.

On peut considérer la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* du 26 août 1789 comme le texte fondateur de la citoyenneté au sens moderne. L'idée de citoyenneté présuppose en effet celle de la 'liberté' omniprésente dans le texte de la *Déclaration* et dans les *Mémoires* de Louise Michel.

La logique du raisonnement de cette femme est clairement marquée. Elle sous-tend la *Déclaration des droits* puisqu'elle vise à opposer la souveraineté nationale et la liberté individuelle déclenchées à partir de ce texte fondateur. Puis à préciser cette dernière par l'idée de la 'responsabilité' à l'égard d'autrui: le 'corps individuel' que Louise Michel incarne se définit dès lors, compte tenu du corps social et ce dernier constitue justement le produit d'une visée collective. En somme, la déclaration affirme la participation de chacun à la construction d'un *monde-à-venir* en vertu du principe d'égalité sociale déclaré dans plusieurs passages de son texte:

Si **l'égalité entre les deux sexes** était reconnue, ce serait une fameuse brèche dans la bêtise humaine. (*M*, p. 111)

Ma pitié pour tout ce qui souffre, pour la bête muette, plus peut-être que pour l'homme, alla loin; **ma révolte contre les inégalités sociales** alla plus loin encore: elle a grandi, grandi toujours, à travers la lutte, à travers l'hécatombe; elle est revenue de par-delà l'océan, elle domine ma douleur et ma vie. (*M*, pp. 195-196)

Ces aspects constituent la conception d'une nouvelle notion d'*espace public* et de sa régulation. Louise Michel laisse envisager des changements radicaux comme le suffrage universel, l'abolition de l'esclavage, la même éducation pour les hommes et les filles.

Les dénonciations de Louise Michel abordent de front la question de l'espace public comme bien commun. Cela revient à

exhiber face à sa propre collectivité des caractéristiques comportementales du groupe à des fins de visibilité, car les membres du groupe ont besoin de connaître ce qu'ils partagent, ce qui les différencie des autres groupes et, ce faisant, construit leur identité: celle d'incarnation des valeurs dominantes à l'aide de formes de présentification dans un quelque chose qui joue le rôle de représentant de l'identité collective» (Charau-deau, 1997, p. 111).

Louise Michel implique la légitimité du geste violent tout autant qu'édifiant. Aux textes d'affirmation répondent à coup sûr des textes de contestation, parce que l'identité collective fondée sur la citoyenneté est une construction sociale, destinée à la lutte pour s'imposer.

En remontant au mythe de la «Révolution», la symbolique de la 'citoyenneté' sous-tend tous les passages de ses *Mémoires*. Pour cela, ces mémoires sont des textes d'action: Louise Michel y expose sa solution aux dysfonctionnements en appelant ses adhérents à l'*agir*, prétendant posséder une force initiative qui les ancre dans une réalité à venir en passant «à travers» les obstacles: «Ce n'est pas la faute de la race humaine si on la pétrit éternellement d'après un type si misérable et si, comme la bête, nous nous consumons dans la lutte pour l'existence. Quand toutes les forces se tourneront contre les obstacles qui entravent l'humanité, **elle passera à travers** la tourmente. Dans notre bataille incessante, l'être n'est pas et ne peut pas être libre» (*M*, p. 48).

D'un côté Louise Michel est strictement ancrée au monde social et politique, «la société libre des sujets parlants et pensants»; de l'autre, elle invoque l'irruption d'une force dégagée du monde «naturel», inconscient de lui-même, mais mécanique et entièrement soumis au déterminisme: «c'est au moment où l'anarchisme se constitue en 'parti', en force indiscutablement 'politique', aux côtés du 'socialisme' dont il se sépare, que les 'sciences' et les 'techniques' les plus modernes font leur apparition dans le projet libertaire» (Colson, s.d.).

Louise Michel veut faire reconnaître des droits et des libertés, elle les réclame. De son grand-père elle avait reçu une instruction solide, une éducation libérale. Cette éducation lui avait donné le goût d'une culture classique où dominait l'héritage des Lumières, notamment celui de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau:

Mon grand-père, suivant la circonstance, m'apparaissait sous des aspects différents; tantôt, racontant les grands jours, les luttes épiques de la première République, il avait des accents passionnés pour dire la guerre de géants où, braves contre braves, les blancs et les bleus se montraient comment meurent les héros; tantôt, ironique comme Voltaire le maître de son époque, gai et spirituel comme Molière, il m'expliquait les livres divers que nous lisions ensemble. Nous en allant à travers l'inconnu, nous parlions des choses qu'il voyait monter à l'horizon. (*M*, p. 58)

Dans ce sens, la déclaration de 1789 représente l'affirmation emblématique d'un espace public et citoyen. Les manifestes et leurs effets sont indissociables d'un ancrage dans l'espace public de manière que le mot de 'Révolution' devient, tout au long du XIX^e siècle, un lieu discursif spécifique.

Dans «Le Drapeau Noir», le 19 août 1883, le rédacteur du journal dressait «Le bilan des anarchistes» reconnaissant que les protestations n'obtenaient plus les résultats espérés: «au temps où nous sommes, deux heures de Révo-

lution violente voudront mieux que deux siècles de revendications pacifiques; que doit nous faire tout cet arsenal de lois construites contre les déshérités». Il proclamait donc qu'il fallait «renverser l'ordre des choses» pour «reprendre aux détenteurs de ce que l'on appelle la fortune publique ce qu'ils ont volé aux travailleurs depuis des siècles». Cela aurait avantage non seulement «nos mœurs à nous anarchistes, c'est vrai, mais [...] celles de l'organisation sociale actuelle de cette société qui nous écrase et que nous combattons chaque jour» («Le Drapeau Noir», 1883).

Louise Michel s'adresse à une pluralité de destinataires toujours subordonnés à une autorité idéologique d'où ses mémoires émanent. Elle a connu les rouages de la crise, car elle les a vécues au quotidien; mais elle les a comprises aussi pour avoir réfléchi, pour avoir discuté et confronté des opinions, et pour les avoir partagées avec des pairs. C'est ainsi en connaissance de cause, et par devoir civique, qu'elle en explique la logique jusqu'à évoquer des solutions:

Combien, à la fin de l'Empire, les strophes terribles de Victor Hugo me revenaient au cœur! Elles y entraient froides comme l'acier et chaque syllabe me sonnait à l'oreille comme une horloge.

Harmodius, c'est l'heure! Tu peux frapper cet homme avec tranquillité. Ainsi je l'eusse fait, car cet homme de moins, il y avait des millions d'hommes d'épargnés. Quelqu'un m'avait promis une entrée (car même à *lui*, je n'eusse point demandé audience pour le tuer). L'entrée qu'on m'avait promise, on me la donna quand Bonaparte n'était plus là, quand il partit pour sa guerre. Oui, à cette époque, on eût évité Sedan si Bonaparte fût mort, mais on a la coutume d'attendre l'anéantissement d'une multitude, on attendrait volontiers celle d'un peuple pour arrêter les grands escarpes. (*M*, p. 97)

Ces mémoires s'inscrivent dans le cadre d'une activité qui vise à changer un état du monde pour pallier des dysfonctionnements sociaux et l'incapacité de l'appareil d'État: «Pour être opératoire et ne pas empêcher toute compréhension d'un phénomène révolutionnaire, le concept de crise conjoncturelle semble donc devoir être combiné avec du temps plus long, avec une compréhension des mouvements organiques de la société» (Cohen, Guilhaumou, 2010).

3.1 L'«antagonisme» et la révolution

L'anarchisme est vu comme «la division d'une société en fractions hostiles les unes aux autres, et par l'instabilité des pouvoirs publics, conséquence de cette division» (Le Drapeau Noir, le 19 août 1883). Il reconnaît deux causes principales: «l'antagonisme des idées et l'antagonisme des intérêts; il faut y joindre l'ambition des citoyens qui veulent s'emparer du pouvoir, l'imperfection des lois politiques» (Le Drapeau Noir, le 2 septembre).

La double fonction des libertaires est de rappel et de ‘revitalisation’: Louise Michel rappelle d’abord la nature particulière de la liberté humaine, ensuite la sociabilité fondamentale de l’homme en contribuant à mettre en lumière le couple indissociable des principes de ‘liberté’ et de ‘solidarité’.

Proudhon avait reconnu en ce binôme deux lois élémentaires de la vie sociale: celle de l’antagonisme, qui pousse chaque être à la différenciation et à l’indépendance; celle de la solidarité, motivant chaque être individuel et personnel à l’union et à l’interdépendance.

La “*propagande par le fait*” avait déjà constitué une transformation radicale de la conception habituelle de “propagande” et une explicitation théorique de la démarche des premiers réseaux anarchistes. Bakounine avait affirmé la nécessité d’une destruction pure, la destruction la plus rapide du “régime immonde” (Bakounine, 2001) investissant dans la vertu majeure du peuple: celle qui fait de lui ce référent décisif grâce à sa pureté naïve qui le rend le seul capable d’édifier une société saine.

En 1882, pendant une conférence pour la «*propagande révolutionnaire*»,

[I]orsque la citoyenne s’est retirée pour aller donner une autre conférence à l’Hippodrome, celle-ci dans un milieu bourgeois, réactionnaire, l’honnête et vaillante population gantoise voulait lui faire cortège pour la protéger contre les insulteurs.

Il ne faut pas, leur a dit Louise Michel, laisser croire aux ennemis du peuple que nous prenons pour idole les uns ou les autres de nous. Nous ne devons faire cortège qu’à la Révolution. C’est pourquoi je vous demande de me laisser partir seule. (*M*, p. 291)

C’est Bakounine qui en avait formulé le premier l’idée, en 1873, dans le *Bulletin de la Fédération jurassienne*: «J’ai cette conviction que le temps des grands discours théoriques, imprimés ou parlés, est passé. [...] Le temps n’est plus aux idées, il est aux faits et aux actes. Ce qui importe avant tout aujourd’hui, c’est l’organisation des forces du prolétariat» (*Bulletin de la Fédération jurassienne*, 1873). Paroles, discours, écrits et mises en forme symboliques avaient changé de nature: les paroles étaient des “actes” (Déjacque, 1857), des hommes qui, enfin, donnaient corps à la Révolution, à la possibilité de la provoquer et de la précipiter au double sens chimique et temporel du terme. Ils lui permettent également, à travers le rôle destructeur d’être vue et vécue dans ses manifestations: la Révolution est un «esprit [...] ange ou démon» (Cœurderoy, 2022, p. 170)⁴. Isolés et affaiblis par l’effondrement du mouvement ouvrier et

⁴ Comme l’écrivait déjà J. Déjacque en 1857: “Ce livre n’est point écrit avec de l’encre; ses pages ne sont point des feuilles de papier. Ce livre, c’est de l’acier tourné en in-8° et chargé de fulminate d’idées. C’est un projectile autoricide que je jette à mille exemplaires sur le pavé des civilisés. Puissent la vieille société en craquer jusque dans ses fondements! Ce livre n’est point un écrit, c’est un acte”: (Colson, s.d.).

révolutionnaire des années précédentes, les anarchistes avaient refusé de limiter leur propagande à un simple contenu discursif, à des “idées” qu’il conviendrait ensuite de “répandre” par le journal, la parole, les brochures, les livres, l’éducation, le raisonnement. De “propaganda”, ce qui doit “être propagé”, l’idée anarchiste passait directement à être “propagée par des actes”, à la volonté de faire croître une puissance révolutionnaire et transformatrice. Au lieu d’être prisonnière de la pauvreté expressive et signifiante du discours politique et utopique, elle acquiert une dimension infinie, elle se “fait explosion”, vecteur des transformations dont cette propagande se veut immédiatement porteuse.

Comme le souligne Y. Lequin, «l’anarchie devient la force mystérieuse de la revanche sociale, avec toute la part d’irrationnel qui s’attache à la démarche». Grâce aux vertus significatives et physiques de la chimie, au caractère éclatant de ses applications, la propagande par le fait peut enfin “donner corps” aux idées, comme dévoilement immédiat de la nature “matérielle” et “bouleversante” de l’“Idée” anarchiste.

Dans la réalité vécue par Louise Michel, la violence s’impose aux anarchistes comme une nécessité proche d’une guerre, à considérer comme une réalité transhistorique, anthropologique, une constante de la vie sociétaire: la destruction n’est plus alors une étape dans la marche du temps, mais elle marque le dernier jour à partir duquel s’ouvre le nouveau présent de la fondation sociale: la haine devient un corps qui explose, qui frappe, qui écrase, qui tue pour s’opposer à tous les facteurs de constriction sociale.

L’espace français, en particulier l’espace parisien, s’est avéré efficace dans la mesure où il a déclenché une série d’actions et de réactions chez les sujets, dans une relation réciproque d’interlocution et/ou de confrontation.

Paris a été un centre historique capable de relier, autour de soi, une variété d’événements et de gens. Au cours du Second Empire, Louise Michel et ses contemporains ont eu, plus que sous un autre régime, l’impression de vivre un changement de société: cela s’est produit avant tout à cause des mutations rapides du paysage urbain et du cadre de vie. Pour la première fois dans l’histoire de France, un pouvoir d’État appuyé par les forces économiques et sociales dominantes a voulu remodeler une société urbaine de plusieurs millions de personnes.

Les travaux voulus par Napoléon III et exécutés par le préfet de la Seine, le baron Haussmann, avaient beaucoup aggravé les disparités entre Paris et la banlieue, entre quartiers riches de l’ouest et quartiers pauvres de l’est, entre rive droite et rive gauche. Cela força les ouvriers à chercher des logements à loyers faibles, en banlieue.

Le but principal des interventions était d’éviter de nouvelles guerres sociales, d’assurer les possédants que Paris ne connaîtrait plus d’émeutes. Ce but pouvait être atteint de deux façons: en améliorant le sort des Parisiens pauvres grâce à la modernisation des équipements publics, surtout en chassant de Paris les classes laborieuses qui pouvaient rapidement devenir dangereuses (Cheva-

lier, 2002)⁵. Les antagonismes sociaux allaient s'inscrire dans la géographie même de Paris.

La ségrégation des quartiers ouvriers au nord, à l'est et au sud inquiétait l'ordre public et la politique d'un régime autoritaire qui voulait empêcher le retour des révolutions. Les agitations fiscales, forestières, frumentaires, qui avaient conduit aux affrontements de juin 1848, marqueront l'endroit de la Commune urbaine de 1871.

Les dernières années de l'Empire ont été bouleversées par des tensions sociales croissantes, avec trois grandes vagues successives de grèves: 1864, 1867 et 1869-1870. La grève devint un élément familier de l'univers ouvrier. Sa croissance sous la Troisième République prolonge celle amorcée à la fin du Second Empire et est liée tant «à la prise de conscience ouvrière» (Cohen, Guilhaumou, p. 51)⁶, celle qui avait débuté en 1789, mais aussi à la diffusion des idées révolutionnaires et à la libéralisation du statut ouvrier.

4. L'interdiscours des *Mémoires*

Écrire devient pour Louise Michel l'essence d'une puissance qui libère son esprit et, par conséquent, tous les esprits contre l'ennemi.

En septembre 1881, dans l'«Appel de guerre», elle rendait hommage aux nihilistes russes (le tsar avait été assassiné en mars) et s'inscrivait dans leur sillage: «Nous sommes la lave ardente du volcan révolutionnaire [...] Nous sommes les projectiles que la grande révolution déchaînée jette sans noms et sans ordre contre les oppresseurs.» (*M*, p. 27)

C'est en ce sens qu'elle annonce les conceptions anarchistes à venir, identifiant la même origine liant la terre à l'être humain: Élisée Reclus affirmait aussi que «le lien intime [...] rattache la succession des faits humains à l'action des forces telluriques» (Colson, p. 26).

L'aspect des résistances populaires au cours duquel «deux forces conjuguées – tensions économique et tension politique – [font] tout sauter» est à l'origine d'un mouvement qui commence en émeute, mais peut devenir révolutionnaire: la crise économique, en plongeant les agents historiques populaires dans une situation désespérée, libère les forces pour la lutte, permet de passer outre certains obstacles psychologiques et de construire la mobilisation politique».

Les *Mémoires* sont tendus, ainsi, entre le témoignage, l'investigation passionnée sur soi-même et la vision d'une transfiguration en force révolution-

⁵ Voir aussi les commentaires de J. Guilhaumou, dans D. Cohen, J. Guilhaumou, *op. cit.* ⁵

⁶ Cfr. aussi E. Labrousse, *Le mouvement ouvrier et les théories sociales en France au XIXe siècle*, Paris, Centre de documentation universitaire, 1952, p. 189.

naire à l'état pur, celle qui va et que rien n'arrête, selon la leçon de Victor Hugo e de son *Ibo*.

C'est là que se situe le point de bascule du *je* au *nous*: (*quand on nous broie..., rien ne nous arrête...*). Louise Michel entend se rattacher à un collectif révolutionnaire, se fondre au-delà de la personnalité. La tâche impossible va s'accomplir jusqu'au bout, car elle vise cette vérité même vers laquelle elle tend et poursuit par ses choix la *personnification* de ses idéaux, la *matérialisation* de la force et de la vie, selon la leçon de Reclus.

Elle a profondément éprouvé qu'écrire, c'est se livrer à l'accomplissement, à ce saut qui seul permet l'achèvement, non dans la destruction, plutôt dans la modification radicale d'un *état* pour donner libre cours au «plus humain [...] ou [au] 'surhumain'» (Colson, p. 27). Citant Nietzsche, elle affirmait le but collectif de son action: «Nous voulons la conquête du pain, du logement et des habits pour tout le monde... Alors le rêve superbe de Nietzsche, qui prophétisait l'avènement du surhomme, se réalisera» (Gautier, 1999).

La rigueur de Louise Michel, sa fidélité à l'existence et à l'œuvre à accomplir devient sa foi dans l'exigence du changement: l'analogie de sa démarche par le mouvement tient à l'œuvre qui tend vers son origine, ce centre où elle seulement pourra accomplir sa tâche: «Mais je dois, devant la gravité des circonstances, vous répéter que les femmes ne doivent pas séparer leur cause de celle de l'humanité, mais faire partie militante de la grande année révolutionnaire. Nous sommes des combattants et non des candidats. Des combattants audacieux et implacables: voilà tout!» (*M*, p. 219).

Elle a fait de sa formation d'institutrice une mission réformatrice, défendue aux prix des dénonciations:

J'allais chez le recteur de l'académie, M. Fayet, et là, [...] je m'expliquais au sujet des dénonciations envoyées à mon égard, disant que tout était vrai, que je désirais aller à Paris, que j'étais républicaine et que, quant aux pensionnaires placées chez les parents de mes élèves d'Audeloncourt, cela se passait ainsi parce que telle était l'idée de ces familles-là, [...]; mais en parlant de l'étude, ma passion qui m'appelait à Paris; de la république, mes amours, je laissais mon cœur s'ouvrir. (*M*, p. 83).

Pour la formation de Louise, le milieu parisien joua un rôle déterminant, car elle y connu des aristocrates de la pensée et des savants authentiques, comme le prince Petr Alekseevic Kropotkin, l'un des principaux dirigeant du mouvement anarchiste, qu'elle côtoiera au procès de Lyon, tout aussi imbu d'activité scientifique et de réflexion politique ou Elisée Reclus. Par leur savoir, ils ont maîtrisé le temps, ne pouvant pas «annoncer la révolution prochaine comme devant faire table rase, mais comme point, minuscule bien que décisif, de l'évolution de l'espèce» (Pessin, 1982, pp. 55-56).

Le dit de Louise Michel se caractérise donc par des stratégies typiques du jargon politique:

Scélérats que nous sommes! Nous réclamons le pain pour tous, la science pour tous, le travail pour tous; pour tous aussi l'indépendance et la justice!

Ce manifeste était signé par le prince Kropotkine, Émile Gautier, Bordât, Bernard et quarante-trois autres prévenus. C'est Gautier qui l'avait rédigé.

Un seul compte rendu me reste des conférences de Lyon pendant le procès. Je ne me rappelle plus à quel journal il est emprunté. Le voici:

On télégraphie de Lyon, 19 janvier: 'Hier soir, à la salle de l'Élysée, Louise Michel a fait une conférence au profit des familles des détenus anarchistes. Kropotkine et Bernard ont été acclamés présidents d'honneurs'» (*M*, p. 309)

Ce discours pose des référents publics et sociaux génériques (*le désastre, la race humaine, l'humanité souffrante, les femmes sans droits, les travailleurs, les ennemis de la République...*) pour naturaliser ces catégories et légitimer le discours qui les concerne. Louise Michel recourt donc au discours des idéologues anarchistes, comme le prince Kropotkine, Bakounine, Pierre Joseph Proudhon, Elisée Reclus, Jules Guesde, mais aussi aux sollicitations d'Ernest Cœurderoy, un révolté de la première heure: on comprend par cela la raison des reprises lexicales et la manière dont les mots créent des mémoires socio-discursives.

La manière dont l'idéologie de Louise Michel est strictement liée aux mots en tant que signes verbaux déclenche la présence d'une mythologie précise référée, en particulier, au soulèvement populaire général, voire à la Révolution ainsi qu'à celle du mythe du peuple en tant que «classe souffrante».

Le fait de parler des personnes les plus vulnérables dénonce l'existence de cette catégorie; un mécanisme similaire caractérise la catégorie des pauvres (voir «les plus pauvres»), en naturalisant cette catégorie et plus généralement la *pauvreté* et l'«engrenage» politique et social qui la légitime: «Tout cela se fait sans y songer; le labeur écrase les parents, le sort les tient comme l'enfant tient la bête. Les êtres, d'un bout à l'autre du globe (des globes peut-être!), gémissent dans l'engrenage» (*M*, p. 122).

Par sa prise de position sociale et par son combat politique, elle a mis en acte la diabolisation de l'autre, voire de l'Empire, de Napoléon III et des responsables du gouvernement républicain auxquels elle fait souvent référence dans ses *Mémoires*, comme dans la citation suivante des mots de Pierre Joseph Proudhon énonçant l'«antagonisme» et la «crise»:

Proudhon avait raison: tout ce qu'on a tenté jusqu'ici garde les mêmes causes de désastres, l'inégalité des destinées, l'antagonisme des intérêts.

Proudhon l'a dit, celui qui produit tout n'a que la misère et la mort; les meilleurs traités de commerce d'une nation ne protègent que ses exploités! On en finira avec tout cela, mais que de mal! que de mal! (*M*, p. 120)

C'est ainsi que ceux qui tiennent les peuples agissent envers eux ! Cette réflexion ne pouvait manquer de me venir. Pardonnez-moi, mes chers amis des provinces, si je m'appesantis sur les souffrances endurées chez vous par les animaux.

Dans le rude labeur qui vous courbe sur la terre marâtre, vous souffrez tant vous-mêmes que le dédain arrive pour toutes les souffrances. (*M*, p. 121)

Outre la présence des valeurs libertaires, notons l'ajout de la dimension révolutionnaire, qui pose également la question des valeurs universelles, telle la «liberté» et la «solidarité» par rapport à la composante de l'éthique communautaire («À dater de ce jour, j'appartins à la foule» *M*, p. 58).

La présence d'un lexique social («égalité»), qui fait amalgame avec le lexique politique et économique, qu'on retrouve partout dans le discours («l'égalité, c'est la réforme fiscale» *M*, p. 310), dénonce la présence du mythe d'un gouvernement vraiment démocratique, prenant en compte les droits.

On remarque la présence du positionnement lié aux valeurs républicaines affirmé par la reprise du lexique utilisé par la communauté révolutionnaire: «révolte», «Révolution», «ordre», «antagonisme», «inégalités», «forts», «tortures infligées», etc. Cela sert pour souligner les clivages existant dans la société et confirmer la volonté de l'écrivaine d'affirmer ses idéaux.

4.1 L'interdiscours de l'«ordre»

Louise Michel fait de son compte-rendu biographique et idéologique un texte ambivalent: tous les contenus se formulent sur le mode d'une opposition binaire basée sur l'«antagonisme» idéologique redevant de son époque et de l'époque révolutionnaire du siècle précédent: «*Les amis de l'ordre*, qui daignaient s'occuper de moi, me disaient *rouge*, c'est-à-dire républicaine; *et comme pensant à m'en aller à Paris*, chose dont ils n'auraient pas dû être fâchés, cependant, puisque ma manière de voir les gênait.» (*M*, pp. 81-82)

Le parti de l'Ordre, auquel elle fait référence, a été en France en 1848, sous la Deuxième République, le regroupement non structuré de personnalités conservatrices, partisans – comme l'indique son nom – de «l'ordre, de la sécurité et des bonnes mœurs.» Il a été composé de monarchistes légitimistes, surtout d'orléanistes, mais aussi de républicains adeptes de la république américaine. Ses chefs de file étaient Adolphe Thiers, François Guizot, Odilon Barrot, le comte de Montalembert, ou encore Alexis, comte de Tocqueville.

Avec pour slogan «Ordre, Propriété, Religion», le but principalement fédérateur des sympathisants de ce parti était de clore «l'ère des révolutions». Très puissant dans l'Assemblée nationale élue en avril 1848, le parti avait alors dû se résoudre à accepter le régime républicain issu de la Révolution de février 1848. Ses membres sont à l'origine de l'expédition de Rome et de mesures impopulaires comme la loi sur la presse (1849) et celle sur la restriction du suffrage universel.

Lors de l'élection présidentielle de 1848, incapable de s'entendre sur un candidat royaliste ou conservateur commun, il en vient à soutenir la candidature de Louis-Napoléon Bonaparte, que Thiers pense facilement pouvoir manœuvrer, parce que le neveu de Napoléon I^{er} apparaît comme un homme d'ordre'.

La dénonciation de Louise Michel à l'égard de la désagrégation de l'édifice social va de pair avec le constat de la corruption du régime bourgeois: «au milieu de la confusion des langues, les avocats, les journalistes, les dictateurs de l'opinion perdront leurs discours. Entre ses doigts d'acier, la révolution brise tous les nœuds gordiens»(Cœurderoy, pp. 158-162).

Le mot 'ordre' et son antonyme 'désordre' connaissent au cours du Second Empire une fortune singulière: symbole et idéal d'une bourgeoisie triomphante, l'«ordre' [...] est le terme qui permet de mesurer l'ampleur du mouvement liant deux structures lexicales: politique et morale» (Dubois, pp.66-67).

La valeur politique du mot remonte aux années révolutionnaires de 1790 et de 1791: Marat dénonce avec vigueur, dans *L'Ami du Peuple* du 8 décembre 1790, l'utilisation abusive que les aristocrates font des termes "ordre" et "paix". Cette réflexion de Marat met en évidence les circonstances historiques qui entourent l'apparition de la valeur politique de ce mot: il est mélioratif pour les hommes de droite puisqu'il représente le régime établi, respecté de manière stable; il est péjoratif et honni par les révolutionnaires dont l'idéal est de renverser cette monarchie.

Entre 1830 et 1872 la bourgeoisie va jouer d'une ambivalence morale et politique; bien que cette bisémie ait pour les révolutionnaires, républicains ou socialistes, un caractère mystificateur, le mot tend à être chez eux toujours plus dépréciatif.

En réaction au 'désordre', des acteurs sociaux de tous horizons se sont groupés pour pallier les insuffisances institutionnelles, pour faire face d'urgence aux contingences de manière organisée.

Bien que les témoignages et les démarches idéologiques de Bakounine et de Kropotkine fassent autorité, les anarchistes ont toujours vu en Proudhon le premier théoricien de leur doctrine: dès 1874 dans le *Bulletin de la Fédération jurassienne*, organe des premiers anarchistes militants après leur rupture avec Marx, on lit cette déclaration: «L'anarchie n'est pas une invention de Bakounine; si on veut absolument lier les doctrines à des noms d'hommes, il faudrait

dire l'*anarchie proudhonienne*, car Proudhon est le véritable père de la théorie an-archiste» (Fau-Vincenti, p. 39).

Dans ses *Mémoires*, Louise Michel rapporte le Manifeste des Anarchistes lu par Frédéric Tressaud, pendant le procès de Lyon, le 6 janvier 1886, où il définit la doctrine anarchiste dont le 66 jugés se réclament:

Ce qu'est l'anarchie, ce que sont les anarchistes, nous allons le dire: Les anarchistes, messieurs, sont des citoyens qui, dans un siècle où l'on prêche partout la liberté des opinions, ont cru de leur droit et de leur devoir de se recommander de la liberté illimitée.

Oui, messieurs, nous sommes de par le monde quelques milliers, quelques millions peut-être, car nous n'avons d'autre mérite que de dire tout haut ce que la foule pense tout bas, nous sommes quelques millions de travailleurs qui revendiquons la liberté absolue, rien que la liberté, toute la liberté! (M, p. 308)

Selon la définition proudhonienne le mot «anarchie» signifie la «théorie sociale qui repose sur l'idée de contrat, substituée à celle d'autorité; l'initiative municipale remplaçant la centralisation».

Dans *Les Confessions d'un révolutionnaire pour servir à l'histoire de la révolution de février*, écrites entre 1848 et 1849, P.-J. Proudhon se lançait contre le gouvernement «infâme de Louis Philippe»: pour cela «Le Peuple», organe de la pensée ouvrière, était fondé pour «constituer l'unité des travailleurs en présence de l'anarchie des privilèges», et posait «l'idée révolutionnaire» et progressive «en face des projets réactionnaires, des idées rétrogrades»⁷.

Selon une cause que Louise Michel fera sienne, Proudhon réclamait son appartenance au peuple, inspirateur de toute philosophie et de toute politique qui ne jurait «par l'autorité de personne» car ce n'est qu'à lui «de créer des mots et des formules: toute expression, toute conception individuelle est une prison» (Proudhon, 2002, p. 380) pour sa pensée.

P.-J. Proudhon et les mutuellistes avaient adopté le terme d'"anarchie" pour définir leur théorie politique. Chez eux, elle traduisait l'absence de tout pouvoir centralisateur, autoritaire, «mais non l'absence de toute autorité. [...] Les proudhoniens écrivirent *an-archie* 'en séparant la première partie du mot du reste'» (Dubois, pp. 68-69). A cette époque-là l'Internationale combattait les idées de réformisme économique: adopté ensuite par Bakounine et ses disciples, le terme ne désigna plus seulement en 1869, dans les milieux de l'Internationale, la doctrine de l'autonomie communale, mais l'ensemble des thèses révolutionnaires des "nihilistes". En 1876, après la scission entre

⁷ Proudhon s'occupera à plusieurs reprises des organes de divulgation: *Le Peuple* de septembre 1848 à juin 1849, *La voix du Peuple* de septembre 1849 à mai 1850, *Le Peuple de 1850* de juin 1850 à octobre 1850.

marxistes et bakouninistes, les membres de la Fédération jurassienne estiment encore impropre le terme d'«anarchiste», que Bakounine même emploie dans le sens courant de «désordre». Selon Guillaume, toutefois, il savait mieux que personne que le mot «‘anarchie’ est au contraire synonyme d’ordre naturel’, puisque l’absence d’un ordonnateur est la condition nécessaire de l’existence de l’ordre» (Cœurderoy, p. 60).

Louise Michel se réclame jusqu’à sa mort du mouvement anarchiste. C’est le 18 mars 1882, lors d’un meeting à Paris, que désirant se dissocier des socialistes autoritaires et parlementaires, elle se prononce sans ambiguïté pour l’adoption du drapeau noir par les anarchistes (socialistes libertaires): «Plus de drapeau rouge mouillé du sang de nos soldats. J’arborerai le drapeau noir, portant le deuil de nos morts et de nos illusions.» (*M.*, p. 256)

Ce nouvel engagement est bientôt concrétisé par l’action: le 9 mars 1883, elle mène aux Invalides, avec Émile Pouget, une manifestation au nom des «sans-travail» qui dégénère rapidement en pillages de trois boulangeries et en affrontement avec les forces de l’ordre. Louise, qui se rend aux autorités quelques semaines plus tard, est condamnée en juin à six ans de prison assortis de dix années de surveillance de haute police, pour «excitation au pillage». Elle est libérée au bout de trois sur intervention de Clemenceau, pour revoir sa mère sur le point de mourir. Pourtant dès août, elle sera de nouveau emprisonnée pour quatre mois à cause d’un discours prononcé en faveur des mineurs de Decazeville, aux côtés de Jules Guesde, Paul Lafargue et Étienne Susini. Refusant de faire appel, elle est finalement relâchée en novembre à la suite d’une remise de peine.

La même réclamation de justice et d’égalité se levait aussi des milieux libertaires qui pointaient le doigt contre un régime bourgeois déjà en décadence, contre «ces rhéteurs de bas-empire engagés dans de vaines discussions de prééminence au bruit des craquements d’un monde qui s’écroule» (Cœurderoy, p. 65).

On signale alors «à l’horizon du monde le point noir où s’amonce l’orage, d’où partira la foudre, brisant tout, brassant tout, pour faire jaillir l’harmonie de ce chaos de débris» (Proudhon, p. 201). Car les libertaires avaient eux-mêmes soif d’autorité: «Le peuple doit avoir confiance dans une autorité quelconque – nous cherchons tous l’autorités» (Cœurderoy, p. 65) à l’intérieur d’une Démocratie régie par des «Phaétons présomptueux».

Pour cela, on écrira que «La Commune, c’est l’ordre» (Cœurderoy, p. 68)⁸: l’opposition sémantique la plus fréquente reste celle d’«ordre» et de «ré-

⁸ Comme l’affirme Louise Michel, «Le devoir du gouvernement de Versailles était de reconnaître la validité de ce vote et de s’aboucher avec la Commune pour ramener la concorde; tout au contraire, et comme si la guerre étrangère n’avait pas fait assez de misères et de ruines, il y ajouta la guerre civile; ne respirant que la haine du peuple et la vengeance, il attaqua Paris et lui fit subir un nouveau siècle»: *M.*, p. 172.

volution» («*Les amis de l'ordre*, qui daignaient s'occuper de moi, me disaient *rouge*, c'est-à-dire républicaine.» *M*, p.81) Ainsi, le terme antonymique de «désordre» prend-il aussi une valeur politique et sera associé à «révolution», à «insurrection» et à «anarchie»:

dans la société comme dans l'homme, ce n'est que lorsque l'antagonisme est arrivé à son plus haut degré de force entre deux principes et deux partis contraires, entre l'aristocratie et le prolétariat, entre l'exploitation et le paupérisme, entre l'autorité et la liberté, que l'élimination [...] des partis bourgeois et des idées bourgeoises, se fait forcément, que les extrêmes se dégagent en face l'un de l'autre, se rapprochent et se heurtent, et que surgit de ce choc un ordre harmonieux nouveau (Cœurderoy, p. 170-187).

La foi dans la force de l'«idée» est encore toute-puissante: les révolutionnaires qui descendent dans la rue «n'obéissent [...] qu'à la voix de leur conscience, au sentiment de leur dignité [...]. C'est qu'ils ne demandent pas qu'on substitue un pouvoir à un autre, comme le font les esclaves, mais qu'on mette fin à TOUTE EXPLOITATION DE L'HOMME PAR L'HOMME» (Cœurderoy, pp. 170-187).

La masse des exploités devait reconquérir sa place et sa dignité par l'action «en économie sociale»: pour Jean Grave cela allait se résumer par la devise «de chacun selon ses forces, à chacun selon ses besoins»; et dans l'ordre politique par cette autre: «L'individu libre dans l'humanité libre» (Maitron, p. 106).

La question sociale va se poser comme une émancipation non seulement du citoyen, mais surtout de l'individu moral qui objective les valeurs de l'âme et de l'individu social: celui-ci est contraint dans un système régi par un pouvoir hiérarchisé sur la circulation et l'imposition des valeurs marchandes.

La Première Internationale antiautoritaire avait disparu comme organisation significative en 1872, remplacée par la Fédération jurassienne. Doublement livrés à eux-mêmes par l'effacement du mouvement ouvrier, le retrait et puis la mort de Bakounine, les cercles libertaires se sont trouvés quelques temps privés de l'énergie et du sens révolutionnaires qui faisaient leur force. Lorsque la presse, commentant l'intervention de J. Grave au congrès du “ Parti Ouvrier ” tenu à Paris en 1880, parle de «discours à la dynamite», elle définit bien la signification des écrits et des discours anarchistes de cette période, sous l'angle de la propagande violente, «‘putschiste’, [...] explosive» (Maitron, p. 106) à l'image de la lutte acharnée menée en Russie contre le tsarisme, par les révolutionnaires. Malgré le rôle déterminant joué par la presse, de 1880 à 1881 Paris est la seule ville où paraît un journal anarchiste, «*La Révolution sociale*», même si l'on ne peut «attacher l'intérêt à cette publication en raison de l'origine policière des fonds qui l'alimentaient» (Maitron, p. 104); après la paren-

thèse qui va de 1882 à 1884, pendant laquelle c'est Lyon qui prend la relève, à partir de 1885 avec «Terre et liberté» d'abord et ensuite avec «le Révolté», le centre de diffusion se situe dans la capitale, y demeurant jusqu'en 1894.

Louise Michel avait reconnu lors d'une conférence «que la force seule peut transformer la société, puisqu'on l'emploie pour la détruire.» (*M*, p. 310) La "propagande par la parole" effectuée par la presse anarchiste a joué un rôle très important dans l'action libertaire, comme agent de liaison et de coordination, en l'absence de fédérations régionales ou nationales (Maitron, pp. 139-143). L'une des feuilles les plus représentatives, «Le Révolté» s'était installée sur la rive gauche, en 1885 et, au prix de nombreux appels de fonds, elle résistera jusqu'en 1894.

Cette propagande donna la mesure programmatique d'actes tendus à la dilatation croissante dans l'espace social de réactions qui voyaient dans la violence la seule force marquante. Dans cette optique, l'*idée* cessait de 'dire' les choses et de vouloir agir sur elles: ce sont les choses, les événements, mais aussi l'action et l'énergie personnelle des anarchistes qui sont chargés, par leur action même, de personnifier l'Idée.

Conclusion

La mort comme point de départ pour Ferré et Michel

Écrire pour ne pas mourir, se confier à la survie des œuvres, c'est là ce qui lierait «la femme projectile» à sa tâche.

Louise Michel écrit car elle est restée maîtresse de soi devant la mort, elle a établi avec elle des rapports de souveraineté. Devant la mort, elle a gardé une contenance qui lui a permis d'utiliser cette parole en tant que point de départ d'une réaction de régénération intellectuelle. Elle sent profondément que l'écriture est relation avec l'extrême qui est la mort, mais elle la dit différemment, car elle dispose extrêmement de soi, se liant intégralement au *pouvoir* de disposer d'elle-même.

L'écrivaine écrit pour vaincre la mort: l'œuvre est elle-même une expérience de la mort dont il semble qu'il faille disposer préalablement pour parvenir à l'œuvre qui est dépassement. Mais l'on peut aussi pressentir que le mouvement dans l'œuvre est approche, espace et usage de la mort, car ces rapports font dépendre l'œuvre d'une expérience qui bouleverse les formes du temps.

Louise Michel et Théophile Ferré ont eu la même attitude de défi face à la mort. Comme le rapporte Jean Maitron,:

«Devant ses juges, Ferré eut une attitude courageuse, 'd'un cynisme révoltant', jugèrent ses adversaires. Il déclara notamment: Membre de la

Commune de Paris, je suis entre les mains de ses vainqueurs, ils veulent ma tête, qu'ils la prennent ! Jamais je ne sauverai ma vie par la lâcheté. Libre j'ai vécu, j'entends mourir de même.

Je n'ajoute plus qu'un mot: La Fortune est capricieuse, je confie à l'avenir le soin de ma mémoire et de ma vengeance.'

Il fut condamné à mort, le 2 septembre, et refusa de faire appel à la clémence. Un rapport de quatre pages sur son affaire, en date du 6 novembre (cf. Arch. Nat., BB 24/730), fut toutefois soumis à la Commission des grâces, mais celle-ci refusa de commuer la peine.

Louise Michel, qui aimait Ferré, déploya les plus grands efforts pour le sauver, mais ce fut en vain; et, le 28 novembre, sur le plateau de Satory, on fusilla Ferré en même temps que Louis Rossel et Bourgeois. Ses restes furent inhumés au cimetière de Levallois-Perret, le 16 juillet 1881» (Ferré, 2021).

Les deux génies, Michel et Ferré, ont souvent défié la mort: le défi des extrêmes est leur dimension spirituelle privilégiée que les *Mémoires* de Louise ont transfigurée. Tous les deux, Ferré et Michel, ont agi en elle en se perpétuant dans cette action.

L'art est une manière mémorable de s'unir à l'histoire: les paroles de Louise Michel se libèrent de leur exigence circulaire conclusive. Comme les autres idéologues, elle est obligée à ne chercher que le point de départ, l'origine supérieure' faisant ainsi de ce point quelque chose dont on ne s'approche qu'en s'en éloignant, mais qui autorise aussi l'espoir: elle exprime un passé sombre et un avenir lumineux.

La vérité qu'elle a cherchée est la mesure de son action dans le monde. Cependant, penser la mort, c'est introduire en la pensée le douteux: Louise Michel oppose à cette évidence la fermeté et la vérité de la pensée. Cela montre que, si les individus en général se dérobaient devant la mort, c'est pour la fuir et se dissimuler à elle, mais cette dérobade n'est possible que parce que la mort elle-même est fuite perpétuelle.

Dans cette recherche qui est la sienne, il y a dans ses mots des possibilités, l'extrême horizon, la liberté de mourir et le pouvoir de se risquer mortellement.

Bibliographie

- Angenot Marc (1982), *La Parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes*, Paris, Payot.
- Bakounine Michel (2001), *Théorie générale de la Révolution*. Textes assemblés et annotés par E. Lesourd, d'après G. P. Maximov, *Les nuits rouges*.
<https://fr.anarchistlibraries.net/library/michel-bakounine-theorie-generale-de-la-revolution>
- Benveniste Émile (1966), *Problemes De Linguistique Generale (Paperback)*. Paris, Editions Gallimard, V. 1.
- Benveniste Émile (1974), *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, Vol. 2.
- Borillo Andrée (1996), *Le déroulement temporel et sa représentation spatiale en français*, "Cahiers de praxématique" [Online], 27, document 6.
 DOI: <https://doi.org/10.4000/praxematique.3001>, consulté le 02/08/2022
- Bulletin de la Fédération jurassienne*, n. 27, 12 octobre 1873 (supplément).
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb327228526/date>
- Burger Marcel (2002), *Les manifestes: paroles de combat. De Marx à Breton*, Paris, Delachaux et Niestlé, 2002, pp. 64-65.
<https://doi.org/10.4000/mots.58>
- Charaudeau Patrick (1997), *Le discours d'information médiatique, la construction du miroir social*, Paris, Nathan.
<https://journals.openedition.org/mots/6763>
<https://doi.org/10.4000/mots.6763>
- Chevalier Louis (2002), *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIXe siècle*, Paris, Perrin.
- Cohen Déborah, Guilhaumou Jacques (2010), *Crises et révoltes sociales dans l'historiographie de la France contemporaine*, "Actuel Marx", 1, n. 47, p. 43-53.
 DOI: 10.3917/amx.047.0043. URL: <https://www.cairn.info/revue-actuel-marx-2010-1-page-43.htm>
- Colson Daniel (2022), *L'anarchisme ouvrier et la philosophie*, Lyon, Atelier de création libertaire.
- Colson Daniel (s.d), *La science anarchiste*, "Réfractions".
<http://refractions.plusloin.org/textes/refractions1/colson-chimie.htm>
- Cœurderoy Ernest (1852), *De la révolution dans l'homme et dans la société*, [Paris, Editions L'Harmattan, 2005].
- Constitution de 1848: II République*.
<https://www.conseil-constitutionnel.fr/les-constitutions-dans-l-histoire/constitution-de-1848-ii-republique>

- Crozier Michel, Friedberg Erhard (1977), *L'Acteur et le système. Les contraintes de l'action collective*, Paris, Seuil.
- Déjacque Joseph (1857), *De l'Être-Humain mâle et femelle - Lettre à P. J. Proudhon*, New Orléans.
- “Le Drapeau Noir”, le 19 août 1883.
<https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb32758868n>
- Dubois Jean (1962), *Le Vocabulaire politique et social en France de 1869 à 1872*, Paris, Larousse.
- Duhamel Alain (1993), *Les peurs françaises*, Paris, Flammarion, 1993.
- Fau-Vincenti Véronique (2022), Louise Michel, “Dictionnaire des anarchistes”.
<https://maitron.fr/spip.php?article24872>
- Ferré Théophile Charles Gilles (2021), [Notice], “Dictionnaire des anarchistes”.
<https://maitron.fr/spip.php?article59042>
- Foucault Michel (1975), *Surveiller et punir*, Paris.
- Labrousse Ernest (1952), *Le mouvement ouvrier et les théories sociales en France au XIXe siècle*, Paris, Centre de documentation universitaire.
- Maingueneau Dominique, Cossutta Frédéric (dir. 1995), “Langages”, n. 117.
DOI: <https://doi.org/10.3406/lgge.1995.1709>.
https://www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1995_num_29_117_1709
- Michel Louise (1881), *Appel de guerre*, 11 septembre.
- Michel Louise (1850-1904), *Je vous écris de ma nuit*. Correspondance générale de Louise Michel 1850-1904. Sous la direction de Gauthier Xavière (dir., 1999), Les Éditions de Paris.
- Michel Louise (2021), *Mémoires*. 1886. Éd. établie, présentée et annotée par Claude Rétat, Paris, Gallimard.
- Morin Edgar (2012), *Pour une crisologie*, “Communication”, 2, n. 91.
- Pessin Alain (1982), *La rêverie anarchiste (1818-1914)*, préf. de Gilbert Durand, Paris, Librairie des Méridiens.
- Proudhon Pierre-Joseph (2002), *Les Confessions d'un révolutionnaire*, Dijon, Les Confessions d'un révolutionnaire, Dijon, Les presses du réel.
- Vandeloise Claude (1986), *L'espace en français. Semantique des prepositions spatiales*, Paris, Seuil.
- Verhaeghe Sidonie (2021), *Vive Louise Michel! Célébrité et postérité d'une figure anarchiste*, Vulaines Sur Seine, Éditions du Croquant.